ATTILIO FIUMARELLA POUR « LE MONDE »

La couture portugaise rhabille les Français

Par Juliette Garnier

Publié le 16 avril 2022 à 01h37 · Mis à jour le 16 avril 2022 à 10h14

Le Portugal est devenu l'atelier favori des marques de mode tricolores. Après le choc de l'entrée de la Chine dans l'OMC et la crise de 2008, l'industrie textile du pays, qui profite d'une main-d'œuvre relativement peu chère, a su se réinventer et investir dans des équipements modernes.

Sous le pied de biche de sa machine à coudre, une couturière pique l'aiguille dans un passant pour le fixer à une ceinture. Ses doigts sont maculés d'une teinte bleu indigo. Celle des dizaines de jeans bruts de la marque BonneGueule qui, depuis le début de la matinée, sont passés entre ses mains. Dans l'usine 5D, située à Esmeriz, au Portugal, au nord-est de Porto, pantalons, jeans et bermudas encombrent les tables de coupe et de couture. Aucune étiquette ne mentionne une marque portugaise. L'entreprise, fondée par Carlos Pereira et Andreia Vigario en 2015, tourne à 100 % pour l'export.

Ses clients sont surtout des marques françaises, *« parisiennes »*, précise M^me^ Vigario. Parmi elles figurent des labels réputés, dont APC, mais aussi de jeunes pousses nées sur le Net, dont Loom, Patine ou BonneGueule. A une quarantaine de kilomètres au nord-ouest, Triwool fabrique des tee-shirts Caroll et Maison 123 au milieu de la zone industrielle d'Esposende, une petite ville balnéaire, tandis que Vermis, spécialiste de la chemise installé à Moreira de Conegos, au sud de Guimaraes, la ville berceau de la nation portugaise, confectionne des modèles pour les créateurs Isabel Marant, Jacquemus ou Fred Perry.

…/…

A l’extérieur des deux bâtiments de la Manufacture 5D, à Esmeriz, au Portugal, le 4 avril 2022. ATTILIO FIUMARELLA POUR « LE MONDE »

Le carnet de commandes des ateliers textiles du Portugal est rempli jusqu’à la dernière page. Le spécialiste du denim 5D a de quoi occuper ses 110 salariés jusqu’à fin juin. A Santa Cristina de Aroes, dans la campagne de Fafe, les métiers à tricoter automatisés d’Elmate tournent à plein régime, pour le pull parfait d’Asphalte, les couvertures de Baby Dior et les pulls d’Ami Paris, la marque créée par Alexandre Mattiussi. *« Impossible de prendre de nouvelles commandes avant fin 2022 »*, expliquent Belèm Pereira et sa fille, Elsa, les deux dirigeantes de cette PME familiale, spécialiste du tricot depuis 1988.

L’usine dispose de 3 lignes de production. Chaque couturière s’occupe d’une partie de la pièce en effectuant différents types de couture. A Esmeriz, au Portugal, le 4 avril 2022. ATTILIO FIUMARELLA POUR « LE MONDE »

Usines modernes et mains expertes

Car l'industrie portugaise de la mode est *« en pleine bascule »*, juge José Pedro Barros, codirigeant de Triwool. Le succès des fabricants – la plupart sont situés dans le district de Braga, au nord-est de Porto – ne date pas d'hier. Le textile, qui emploie 140 000 personnes dans le pays, soit 20 % de l'emploi dans l'industrie, représente 10 % des exportations. Plus de 5 000 entreprises relèvent de ce secteur, d'après les statistiques de l'Association du textile et de l'habillement du Portugal.

Le coût de la main-d'œuvre les a rendues compétitives, relève Yves Dubief, président de l'Union des industries textiles, en France. Le salaire minimum s'élève à 775 euros au Portugal. Dès lors, les *« vingt-cinq minutes nécessaires pour fabriquer une chemise ne sont pas chères »*, note Guillaume Declair, cofondateur de la marque Loom. *« C'est très nettement moins qu'en France »*, explique aussi William Hauvette, fondateur d'Asphalte, marque qui, à l'exception de ses parkas et pièces à manches, fabrique *« tout »* au Portugal.

Depuis quelques années, ces ateliers ont trouvé grâce aux yeux des marques européennes. Et c'est d'autant plus vrai depuis 2020, lorsque la pandémie de Covid-19 a provisoirement mis à l'arrêt l'industrie textile de Chine et du Vietnam. Toute la chaîne d'approvisionnement des magasins de mode a alors déraillé. Depuis, certaines marques d'habillement – notamment le moyen de gamme – cherchent à produire leurs collections en Europe, en s'épargnant les surcoûts du transport par bateau et les délais de livraison, estime M. Barros, en évoquant la multiplication par dix du prix d'un conteneur en provenance d'Extrême-Orient.

Dans le deuxième bâtiment, les lignes de coupe et de finition. A Esmeriz, au Portugal, le 4 avril 2022. ATTILIO FIUMARELLA POUR « LE MONDE »

Au Portugal, à deux heures d'Orly et deux jours de camion, les donneurs d'ordre ont trouvé des usines modernes et des mains expertes. *« Car la manufacture, ça nous colle à la peau »*, fait valoir Mme Vigario, en rappelant l'histoire industrielle du pays, dont l'espagnol Inditex a profité, dès ses débuts, dans les années 1970, pour approvisionner ses magasins Zara. Le secteur a pourtant essuyé successivement deux crises sans précédent, d'abord lors de la fin des quotas sur les importations chinoises en Europe, en 2005, puis lors de la crise financière de 2008.

Certaines s'en sont relevées et ont réussi à tirer leur épingle du jeu, en dépit de la délocalisation de la production européenne d'habillement en Asie. Ce fut au prix de lourds investissements. De fait, la visite de quelques ateliers portugais suffit à comprendre l'avance prise par l'industrie lusitanienne sur son homologue française. *« C'est le jour et la nuit »*, observe M. Declair, en faisant valoir *« les conditions de travail des employés »* dans des ateliers au *« goût du jour »* sur des *« machines neuves »*.

.../...

Entrepreneurs français séduits

La plupart se sont, par exemple, équipées de tables automatiques de coupes au laser pilotées par ordinateur. Chez 5D, un robot taille les pièces nécessaires à la confection d'une centaine de jeans. En une dizaine de minutes. *« Cette machine nous a coûté 200 000 euros »*, détaille Andreia Vigario, en montrant ce modèle de Lectra, le spécialiste français des tables de coupe automatique. Des robots de défroissage à la vapeur ont aussi été installés pour soulager les cinq repasseuses, qui assurent le dernier coup de fer avant la mise en sachet de chaque pantalon. Chez Triwool, un robot plie, au cordeau, un à un, les tee-shirts.

Machine de découpe automatisée en fonctionnement. Le robot peut couper jusqu'à 40 couches de tissu en même temps. Il faudrait moins de 5 minutes pour couper un pantalon. Une fois que la machine a fini de couper, l'opérateur retire le plastique de protection du tissu et identifie chaque pièce de l'ensemble avec une étiquette, à Esmeriz, au Portugal, le 4 avril 2022. ATTILIO FIUMARELLA POUR « LE MONDE »

Dans l'industrie de la chaussure, les méthodes de production sont aussi jugées plus actuelles que chez les quelques grands faiseurs français. La jeune marque In Corio, spécialiste de la chaussure de ville, a ainsi trouvé à Sao Joao da Madeira, au sud de Porto, le fabricant prêt à mettre au point un modèle de Richelieu aussi confortable qu'une basket. Quitte à faire une entorse aux sacro-saintes règles de montage d'une chaussure de ville, à les simplifier et à *« dépoussiérer le concept »*, expliquent les fondateurs de ce site, Guilhem Delpon de Vaux et Charles-Louis Peponnet.

Cet état d'esprit séduit notamment les jeunes entrepreneurs français de la mode qui, en France, se heurtent aux réticences des fabricants quant à leur surface financière. Et au minimum de commandes qu'ils imposent. Car rien de tel au Portugal. Certains ateliers sont prêts à confectionner les *« 200 pièces »* nécessaires à l'amorçage d'une start-up. D'autant qu'ils sont pilotés par des dirigeants qui *« ont envie de faire bouger les lignes »*, estime M. Declair, le cofondateur de Loom, marque militante qui œuvre pour une consommation d'habillement plus responsable. Paul Szczerba, fondateur de Balibaris, enseigne née en 2010 qui se fournit au Portugal depuis ses débuts, a ainsi trouvé *« des entrepreneurs dont l'état d'esprit est similaire au [sien] »*.

Dans ces usines, *« on pourrait manger par terre »*, ajoute M. Szczerba. A tel point que certaines marques y filment la production de leurs collections. Diffusées en ligne sur leur site, ces vidéos vantent ainsi le respect des conditions de fabrication de leurs vêtements auprès de leurs clients, soucieux de l'impact environnemental et social de leur consommation. A en croire les représentants de ces marques françaises, les ateliers tricolores ne seraient pas aussi *« photogéniques »*.

Opérateur travaillant avec une machine à repasser automatisée, à Esmeriz, au Portugal, le 4 avril 2022. ATTILIO FIUMARELLA POUR « LE MONDE »

De fait, l'usine 5D, spécialiste du jean, est impeccable. Ses néons blancs en batterie font claquer le blanc des murs et le gris du sol. On est loin des passoires thermiques que sont les bâtiments de béton éclairés de sheds où, en Rhône-Alpes, tournent les derniers ateliers de maille ou de tissage. Vermis, établissement créé en 1984, revendique aussi d'être le *« modèle de l'industrie portugaise de la mode »*.

Encombrement à craindre

Son patron, Pedro Magalhaes, rénove régulièrement son usine. Il y reçoit dans un showroom aux allures de laboratoire de cuisine moléculaire : ses clients peuvent y consulter les échantillons de tissus disponibles pour y créer leurs modèles et en concevoir les détails et finitions. Quitte à trouver de l'inspiration en feuilletant les portants d'une énorme garde-robe où sont pendus des milliers d'échantillons de chemises, pantalons et robes. Au-dessus, au premier étage, une équipe d'une centaine de couturières vêtues de blouses bleues monte les prototypes, puis d'autres produisent, en grandes séries, sur des machines de la marque japonaise Juki, la Rolls de la machine à coudre. *« Il nous faut cinq semaines pour livrer une commande »*, précise M. Magalhaes.

Cette rapidité d'exécution a aussi convaincu Nicolas Morschl, fondateur de la marque de linge de lit Bonsoirs, de se fournir dans le pays. L'entrepreneur français s'approvisionne en draps de percale dans une usine de 53 000 m² près de Guimaraes. *« Leurs équipements ultramodernes et l'automatisation de leur production assurent un rendement et une qualité propres à rivaliser avec les productions asiatiques »*, estime l'entrepreneur qui, en ligne, vend de la *« qualité hôtelière »* à des prix plancher. Quelle est cette usine ? Motus ! M. Morschl ne veut rien en dire. Car désormais, l'appareil industriel portugais relève du secret de fabrication que tout le monde convoite. D'autant qu'une nouvelle vague de donneurs d'ordre s'annonce.

Des marques européennes de plus grande ampleur lorgnent les lignes de production des ateliers portugais. L'allemand Hugo Boss, dont, désormais, les clients fortunés rechigneraient à acheter du made in China, en fait partie, assure l'un de ses fournisseurs. Les équipes de sourcing de Lacoste y démarchent aussi des fabricants, tout comme *« dans d'autres pays européens »*, précise la marque. Jules, l'enseigne de mode masculine, s'y intéresse également. Dès lors, au Portugal, un encombrement est à craindre, reconnaît le dirigeant d'Asphalte, M. Hauvette.

Et, en dépit des investissements et des extensions en cours d'usines, les tensions se font déjà sentir. Elles ne feront que croître. Car l'adoption d'un affichage environnemental obligatoire sur les vêtements vendus en France pourrait raviver l'intérêt de produire au Portugal. *« Le mix énergétique du pays, où plus de la moitié de l'électricité provient d'énergies renouvelables, est favorable »*, rappelle

M. Declair. Reste toutefois que les ateliers portugais pourraient perdre en compétitivité. Le gouvernement socialiste d'Antonio Costa, reconduit lors des élections législatives de janvier, a réévalué le salaire minimum, à 822 euros par mois. Il atteindra 875 euros en 2023. Et la hausse générale des matières premières pourrait grever le coût de revient de la mode, y compris au Portugal.